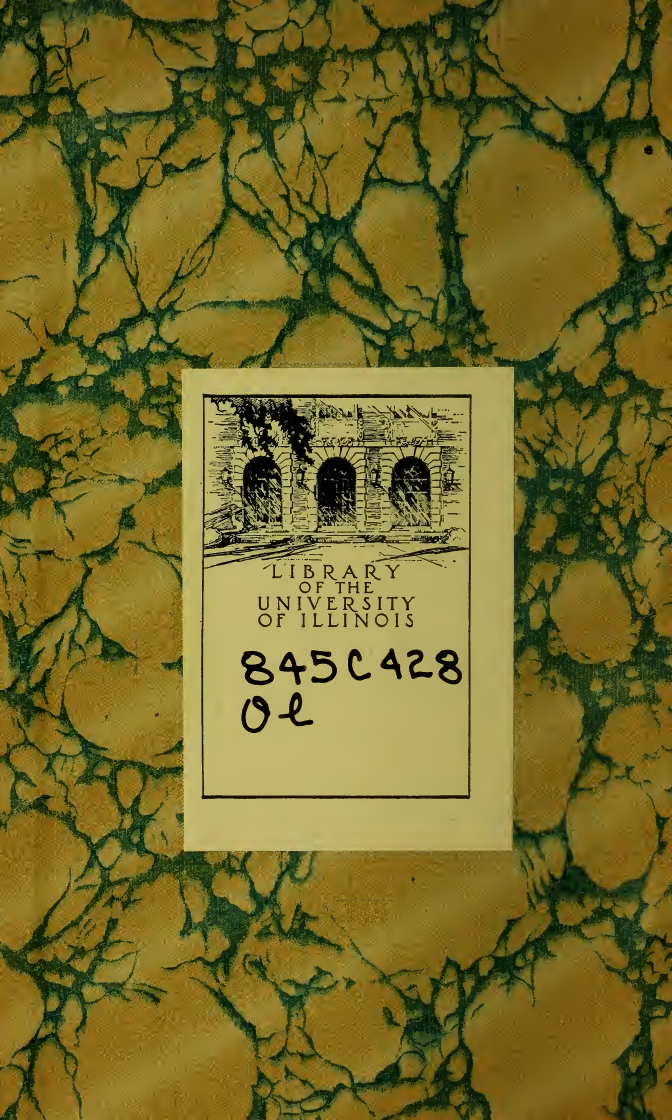
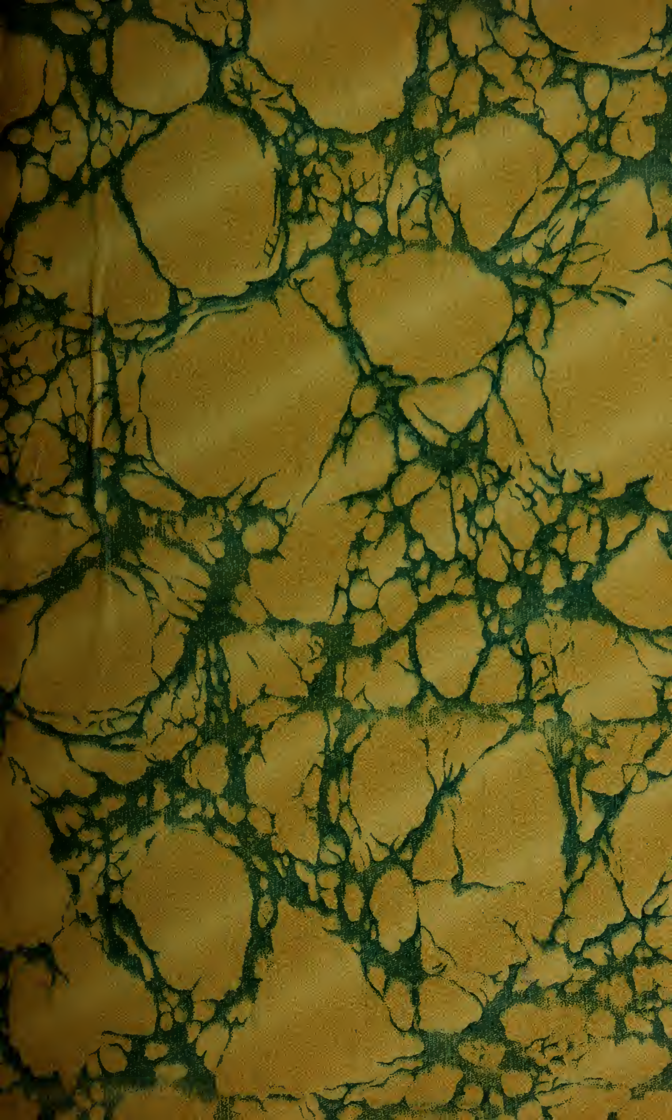




IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

vingt exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

LITON CHEVALET

LETTRES DE GUERRE

1914-1915

ELLE ET LUI

POÈME

Préface de MIGUEL ZAMACOÏS



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1917

A Mlle Rachel BOYER

A Mlle Marie-Louise DERVAL

A M. Miguel ZAMACOÏS

A M. de MAX

Parrains et Marraines

L. C.

Pour la première fois, ces « Lettres de Guerre » ont été dites aux Matinées de l'Union des Arts, en juin 1916, par Mademoiselle Marie-Louise Derval et M. de Max.

PRÉFACE

Mon cher ami,

Maintenant que vous avez fait le geste de gentille déférence envers le vieil ami en lui demandant quelques mots de présentation pour votre livre, permettez-lui, après vous avoir sincèrement remercié, de se récuser.

Je viens de lire vos *Lettres de guerre*, jaillies si ardemment angoissantes de votre cœur et de votre cerveau, et c'est tout remué encore par cette lecture que je vous prie de ne pas me contraindre à une intervention de préfacier dont le moins que l'on pourrait dire c'est qu'elle serait inopportune, inutile, fastidieuse...

La préface, l'avant-propos, l'avertissement, étaient des artifices du temps de paix. Ils s'expliquaient — ou s'excusaient — par la nécessité qu'il y avait d'aider parfois les lecteurs à enfiler comme une sorte de camisole de force l'état d'âme et l'état d'esprit indispensables à la compréhensivité de sentiments ou d'événements qui dans la vie courante banale semblaient anormaux ou inacceptables. C'était le boniment chargé de persuader au lecteur que *cela pouvait arriver*... Mais voici que c'est la guerre, la Grande Guerre ! Et depuis deux ans *tout est arrivé !* Depuis deux ans c'est, sous nos yeux et à portée de notre main, le bouillonnement visible et palpable, dans la Réalité, de l'Impossible et de l'Incroyable ! Nous vivons et nous pensons parmi des faits et parmi des idées auprès desquels les conceptions les plus dramatiques, les plus horrifiques, les plus attendrissantes aussi, de nos annales historiques ou littéraires apparaissent comme de fades historiettes. Le magnifique, l'héroïque, l'horrible du Réel, ont surpassé tout ce que la Fable et la Légende avaient imaginé jusqu'à ce jour, et le simple carnet de route d'un humble

canonnier de deuxième classe, la correspondance d'un pauvre « cuistot » illettré, font tort à Homère, à Dante, à Shakespeare, à Edgard Poë !

Votre livre est né dans ce temps-là — et de ce temps-là. Il vient à un moment où la Douleur se dresse nue comme la Vérité ; où elle est partout autour de nous, aiguë, tangible, *vraie*, et pour cette raison se suffit à soi-même. Il n'y a qu'à la montrer telle qu'elle est pour atteindre le fond de l'émotion et de l'épouvante, parce que du fait de sa réalité, de sa proximité, de sa diffusion, elle surgit comme une monstruosité tragique que ne peuvent grandir ni ennoblir les procédés ordinaires du langage ou de l'écriture.

Cette Douleur, mon cher ami, vous l'avez rencontrée : votre si vive sensibilité s'est heurtée à l'un de ses plus épouvantables aspects, au spectre aux yeux fermés et aux bras tendus, et comme au contact d'un fer rouge elle a poussé son cri d'horreur et de pitié !

Il n'y a rien de plus poignant, il n'y a rien de plus *complet*, qu'un cri de douleur ou de désespoir. N'ajoutons rien de factice et de conventionnel à ce

cri que sa spontanéité, en dehors de tout mérite d'expression, suffit à rendre émouvant et sacré. Tout ce que je pourrais dire de votre œuvre en déparerait la noble simplicité et en affaiblirait la haute portée sentimentale et patriotique. Nous sommes les acteurs ou les témoins d'une époque où la Souffrance n'a pas besoin d'être présentée ! Elle s'étale, souffrance de la chair, sur les champs de batailles et sur les couchettes des ambulances; elle est assise, souffrance du cœur, à chaque foyer. On n'a partout qu'à soulever un drap ou un voile de crêpe pour rencontrer des yeux vitreux ou des yeux rougis : aussi le sanglot seul est-il légitime et non le bavardage sacrilège !

A l'un des milliers de faits-divers terrifiants dont se compose à présent la réalité quotidienne, et que la Fatalité antique eût à peine osé imaginer, vous avez donné la stricte monture poétique qui l'isole et qui le sertit sans l'affadir. C'était votre droit d'écrivain bouleversé jusqu'aux moelles par les épouvantables et fantastiques événements contemporains de jeter votre cri d'horreur dans le brouhaha général, et si des critiques grincheux et sté-

riles vous reprochent comme à bien d'autres d'avoir écrit pendant qu'on se battait, n'en prenez pas souci : par la sincérité d'une émotion qui se révèle dès les premières lignes, par la simplicité et la sobriété de la forme, par la volonté flagrante de demeurer dans *l'humanité* tant au point de vue des sentiments qu'au point de vue de l'expression, vous réfutez sans peine toute mauvaise accusation de littérature « pour de la littérature ».

Je vais plus loin. Je prétends que c'est non seulement le droit des écrivains et des poètes, lorsqu'ils le font comme vous en toute sincérité, de noter leurs impressions, de crier leur admiration ou leur rancune, mais que c'est leur formel devoir. Quand donc tous ceux qui, écrivains ou artistes, ont le pouvoir, que dis-je, la mission, d'augmenter et d'enrichir le patrimoine universel vibreraient-ils utilement si ce n'était sous l'impulsion des sensations exceptionnelles et au contact des événements formidables ?

L'Avenir passera dans son crible les innombrables écrits nés de la Grande Guerre. C'est avec ce qu'il en retiendra que l'Histoire reconstituera plus tard

autour des faits inouïs l'atmosphère psychologique et intellectuelle de ce temps-ci, et il n'est interdit à aucun écrivain de bonne foi d'espérer que la parcelle de son cœur qu'il jette dans le champ immense ne sera pas un des modestes grains de la moisson future !

Miguel Zamacoïs.

Septembre 1916.

AMOUR

LUI A ELLE

31 juillet 1914.

Ne te souvient-il pas que parfois je disais :
« Que m'importe l'Amour ? Que m'importe la Vie ? »...
... Combien Vous me tenez, Vous que je méprisais !...
Aujourd'hui, rien ne peut assouvir cette envie
De vivre malgré tout ; et j'ai peur, ma Chérie !...
... Si je mourais !...

Je ne faiblirai pas: je veux paraître fort
Et je vais te quitter, — en uniforme, en armes, —
Maison familiale où mon amour s'endort,
Où ceux que j'ai chéris sont morts — sans larmes,
Sans laisser deviner l'angoisse qui me mord!...
... Peur de la mort!...

Car je l'avoue, Amie, au moment de partir
J'ai peur... non pas de nous : ce serait un blasphème,
Mais de ne plus trouver, si je dois revenir,
Les objets qui formaient comme un second moi-même
Et de ne plus les voir ainsi que je les aime...
... Peur de mourir!...

O muets bibelots, ô confidents discrets,
Autour de notre amour vous formiez comme un cadre!
En vous nous évoquions nos intimes secrets...
Cette glace où toujours ton sourire s'encadre,
Qui s'est cassée un soir au reflet de mes traits!...
... Si je mourais!...

... Cette antique bergère au damas bouton-d'or
Où tes cheveux si blonds se devinaient à peine...
... Ces bronzes monstrueux du Yunnan ou d'Angkor
Dont le rictus, dis-tu, « fait devenir vilaine »
Et dont les yeux sur moi se fixent lourds de haine!...
... Peur de la mort!...

... Romans dont le sujet sait te faire frémir;
Coussins où ton parfum s'incarne et se dilue...
Tous, quoi que vous soyez, chose, objets, souvenir,
Après Elle, aujourd'hui, c'est vous que je salue,
Chers témoins du passé qui va s'évanouir!
... Peur de mourir!...

ELLE A LUI

Auvergne, 1er août 1914.

Ne pense pas à moi lorsque tu partiras,
Mon Aimé; notre amour passe après la Patrie!
Si tu songes à moi, — je sais, — tu pleureras :
Tu ne dois pas. — Non. — Au départ, il faut qu'on rie.

Ne pense pas à moi lorsque tu partiras
Mais regarde le Ciel, au loin, sur la prairie :
Tout bleu, barré de blanc, bientôt il rosira :
Ciel natal, ô drapeau vivant de la Patrie !

Ne pense pas à moi lorsque tu partiras,
Mais suspends à ton cou ma médaille bénie,
— Talisman d'un bonheur qui naquit ici-bas,
Qui ne pourra périr même avec notre vie,
Qui plus vivace — un jour peut-être — renaîtra,
— Gage de nos serments et du vœu qui nous lie. —

Porte toujours sur toi ma médaille bénie
— Fétiche de mon cœur qui sur toi veillera.
Qu'elle garde ta vie au milieu des combats !
Je t'aime, mon Aimé; je souffre, et pleure, et prie. .

... Ne pense pas à moi lorsque tu partiras !

LUI A ELLE

Troyes, 4 août 1914.

C'en est fait, l'ordre est là : demain matin je pars.
A chaque instant, parmi tous les objets épars
Qui composent mon paquetage,
Passe et repasse ton image...
Sans pouvoir te revoir, demain matin je pars. —

Que te dire de plus, ô ma Chérie aimée?
Je pars content et fier, l'âme enthousiasmée,
Refoulant en moi mon chagrin
Aussi, pour ne songer qu'au tien,
Riant, pleurant, heureux, navré, ma Bien-aimée !

... Nous quittons le dépôt pour un but inconnu
Sur le front, paraît-il ; et je me sens ému
— Plus que je ne puis te l'écrire,
Moins que toi sans doute à me lire —
En laissant mon bonheur présent pour l'Inconnu !

Et je pleure en partant ton amour, ta tendresse
Mais d'autre part mon cœur tressaute d'allégresse.
Quoi ! Je pourrais être de ceux
Qui seront les Victorieux,
Et tout en étant fier je pleure ta tendresse.

ELLE A LUI

Auvergne, 9 août 1914.

Je vais abandonner, mon Aimé, la demeure
Où revivait ton souvenir.
Il se pourrait, hélas ! peut-être que je meure
Comme toi tu pourrais mourir;
C'est donc sur notre nid et sur nous que je pleure
A l'instant où je dois partir.

Car, depuis ton départ, sans cesse, ma pensée
Nuit et jour te poursuit
Et j'attends Dieu sait quoi, craintive, convulsée
Sans trouver le sommeil qui fuit...
Ou bien je me réveille au matin, angoissée
De mes visions de la nuit...

... J'avais depuis longtemps mon brevet d'infirmière...
Bientôt je vais partir au front
Pour un grand hôpital, ambulance d'arrière
Que sans doute ils bombarderont...
Tu peux penser si, comme femme, je suis fière
D'être de Ceux qui lutteront !

Pas de mots superflus et pas de gronderie :
Je ne veux plus rester ainsi
Compulsant mon tricot, trouant ma broderie
Pleurant par là, riant ici,
Quand je te sais vaillant, perdu dans la tuerie
De cette lutte sans merci.

Consolant des soldats ou pansant leurs blessures
C'est à toi que je songerai :
Je leur épargnerai ces minutes si dures
Qu'on traverse en désespéré :
Mal du pays, regrets, désespoirs : meurtrissures
De leur cœur, je les soignerai.

C'est ma façon, *à moi*, de te rester fidèle...
Et lorsqu'un jour tu reviendras
(Car toi tu reviendras !) tu me trouveras telle
Qu'au départ, blottie en tes bras...
A moins qu'à ton retour, par une loi cruelle,
Dieu m'ait arrachée ici bas !

Mais jusqu'à ce moment de mon heure suprême
— Si jamais il devait venir —
Je te dirai : « Je t'aime », et dans ce moment même
Où je saurai qu'il faut mourir,
Comme aujourd'hui je penserai : « C'est toi que j'aime »,
Et, morte, en mon cercueil, j'aurai ton souvenir.

ELLE A LUI

Auvergne, 11 août 1914.

Je vais à l'Hôpital pour tuer ma tristesse
Et je parle aux blessés. — C'est un Palace Hôtel
Trop blanc, trop luxueux, trop suant de richesse,
Dont une aile est vouée à ceux qu'un sort cruel
Mutila, dont l'autre aile est encore un Hôtel.

. . . .

Son parc, jusqu'au lac noir, s'étire avec mollesse.
Beaucoup de vieilles gens et de jeune jeunesse
Viennent s'ensevelir dans ce calme mortel
Pour y pleurer leurs deuils ou cacher leur détresse :
Vie effacée aux tons morts d'antique pastel !

.... Hier, dans ce parc baigné pàr la lune opaline,
Une femme marchait entre deux jeunes hommes.
Leurs uniformes bleus près de sa mousseline
Passaient sous les sapins ainsi que des fantômes.
Ils riaient : Eux, frivoles, — Elle, féminine,
— Tous heureux dans la nuit chaude et lourde d'aromes.

Quelle superbe nuit ! Des étoiles sans nombres
Traçaient le long ruban de la Voie Lactée :
Eux paraissaient glisser vers le lac aux flots sombres
Que la lune émaillait d'une brume argentée...
On eut cru voir flotter trois lumineuses ombres
Ne fut un rire clair perçant la nuit bleutée !

Elle !... La folle brise aux plis de son écharpe
Se jouait, lui tissant un réseau de caresse ;
Tendre, dans la ramure, avec un son de harpe,
Elle lui murmurait des mots d'enchanteresse
Tandis que sur la rive, où le rocher s'escarpe,
Lassée, elle exhalait un râle de détresse.

Alors n'avez-vous pas, — Femme qui êtes Elle ! —
Songé que cette brise, — au même instant peut-être,
En un lieu différent que le canon bossèle, —
Charriait des relans de brôme et de salpêtre ?

Tandis que sa douceur ici vous caressait,
Là-bas, ivre de rage, elle semait la mort...
... Et la brise plus douce autour de vous passait...
Tous ceux qu'elle brûlait, ceux qu'elle asphyxiait
Je croyais les entendre...
Et vous riiez plus fort,
Symbole de la vie au dessus de la mort.

. . . .

Et dans l'immense salle où dormaient les blessés,
Les soldats reposaient du sommeil des enfants...
Parfois ils s'agitaient vaguement oppressés. —
Femme! Ils rêvaient de toi dans leurs rêves troublants,
Et qu'ils te retrouvaient — les temps étant passés —
Toi rieuse toujours, — Eux forts et triomphants !

LUI A ELLE

Aux Armées, 14 août 1914.

Mais quel mal faisaient-ils en flirtant, mon Aimée,
Ces uniformes bleus près de sa mousseline ?
Auraient-ils dû pleurer dans la nuit embaumée
Sans presser tendrement les doigts d'une main fine
Quand le ciel transparent sous la lune opaline
Les convie à l'amour? Dis-le moi, mon Aimée ?

Non ! Non ! Plus que jamais, profitez du moment ;
Vivez en quelques nuits de multiples années,
Comme les fleurs vite fanées,
Au jour le jour, intensément.

Ils auraient dû pleurer, trouves-tu, mon Amie ?
Pleurer, ainsi que toi, ton amour éloignée !
Quoi ! D'autres sont heureux près de toi, désolée !
— Alors naissent en toi les germes de l'envie. —
Ta souffrance déjà se trouve décuplée
Et tu veux ce bonheur qui chez eux t'humilie !

Tu traduis, me dis-tu, le murmure du vent,
Ses frôlements légers, ses râles d'agonie !
Y trouveras-tu, mon Amie,
Mon baiser sensuel d'amant ?

C'est ce même baiser d'ivresse et de vertige
Qu'ils purent se donner ! — Je comprends ta torture ! —
Le mien je le confie au vent. Tendre, il voltige
Et s'incruste sur toi, vivifiante morsure.
Or, chaque fois qu'il frôlera cette blessure
Mon baiser renaîtra, voluptueux prodige !

Puisses-tu le garder — unique souvenir —
Comme tu garderais le meilleur de moi-même
Si jamais je devais mourir
Lui seul dirait combien je t'aime.

GLOIRE — ANGOISSE

LUI A ELLE

Aux Armées, Alsace, 16 août 1914.

(*Aujourd'hui, nous avons passé la frontière !*)

Paysages chéris, témoins de mon enfance ;
Vallons où j'ai grandi, forêts où j'ai couru ;
Châteaux-forts, aujourd'hui spectres de la puissance ;
Sources qui murmuriez le Grand Rêve attendu ;

Nuages qui formiez notre drapeau de France
Quand votre écharpe blanche, errant par l'inconnu,
Venait joindre pour nous — trait d'union immense —
Le bleu, si bleu, du Ciel au rouge d'un roc nu ;

Atmosphère troublante où, jeune, j'ai vécu,
Où la nature entière est couleur d'espérance ;
Reprenez la vigueur de l'antique ambiance :

C'est Nous qui revenons fouler ton sol perdu,
— Nous, Fils d'Alsaciens morts pour ta délivrance, —
Ma seconde patrie, Alsace, Sol de France !

LUI A ELLE

Aux Armées, Alsace, 18 août 1914.

Nous avons pris la garde, en avant, ce matin.
Il fait gris. — Il fait froid. — On attend une attaque.
Les canons ronflent au lointain
Et de grandes lueurs percent le ciel opaque...
On se sent anxieux de rester incertain.

Que se passera-t-il ? Chacun de nous l'ignore.
Chacun de nous fera jusqu'au bout son devoir.
Oui ! L'ambition nous dévore
Car nous sommes Ceux-là dont la gloire est d'avoir
Planté, hors de Chez Nous, le drapeau tricolore !

... Si je tombe au combat — avant lequel j'écris —
Garde pieusement dans ton cœur ma mémoire.
Je vais sans peur vers l'Indécis !
Ne pleure pas sur moi. Je vivrai dans la gloire
D'être mort en Français sur le Sol Reconquis.

A Madame de *** pour lui
confirmer la mort de son
fils, le lieutenant de ***.

Aux Armées, Alsace, 19 août 1914.

Celui que vous pleurez, Madame, est un héros.
Ayant tout préparé pour l'attaque prévue
Il nous dit : « Le soir vient : dormez. Soyez dispos
A l'heure convenue,

Je veille. » — Je le regardais : — Il était beau
De cette beauté mâle, orgueil de notre race ;
Je retrouvais en lui votre aïeul du tableau
Du grand salon d'Alsace.

Il avait le même regard franc, velouté
Avec le même éclair, à peine perceptible,
Qui vrillait par instant, prenant l'acuité
Du point noir d'une cible.

Madame, Il était beau : je vous en fais serment. —
Ah! Si vous l'aviez vu, debout, dans la clairière,
Tel un père veillant sur son enfant dormant
Vous eussiez été fière.

Rien ne nous témoignait qu'Il puisse être nerveux,
Muet, l'oreille au guet, appuyé contre un arbre :
Moi, je le devinais à l'éclat de ses yeux
Dans son faciès de marbre.

Et soudain mon regard attira son regard :
Je le vis tressaillir des pieds jusqu'à la tête :
« Dors, mon petit, » dit-il, « dors, je veille, il est tard :
« Demain, c'est jour de fête. »

Alors, je vins à lui : « Qu'as-tu donc à souffrir ?
Tu peux me l'avouer sans rougir il me semble :
Nous sommes deux amis : je t'ai vu tressaillir ;
Veux-tu veiller ensemble ? »

« Demain », répondit-il, « sera mon dernier jour :
« C'est un pressentiment, c'est presque une assurance.
« Trois amours en mon cœur formaient un seul amour :
« Dieu, ma Mère, la France.

« Vers eux vont mes pensers avant tous les combats.
« Dieu, —(si, comme je crois, notreâme est immortelle), —
« Je Le verrai bientôt; je ne t'en parle pas : —
« Mais, quant à ma Mère, Elle,

« Elle qui va rester toute seule ici-bas,
« Dis-lui qu'Elle domine en Elle sa souffrance ;
« Que pour moi, par amour, Elle ne pleure pas
« Et se donne à la France.

« Oui. Qu'Elle se consacre aux enfants de tous ceux
« Qui, Héros inconnus, sont morts pour la Patrie,
« Laissant des orphelins, sans gîtes et sans feux,
« Victimes de la vie.

« Dis-lui que son amour aille sur ces enfants,
« Qu'en leur enfance, Elle revive mon enfance :
« Eux, ils seront l'espoir des demains triomphants
« D'une plus grande France. »

Sur ces mots Il se tut. — Nous étions dans la nuit.
Je lui serrai la main et lui promis, Madame,
De vous faire savoir tout ce qu'Il m'avait dit
Si Dieu prenait son âme.

. . . .

Puis ce fut la tranchée à l'aube du matin.
Pourquoi n'est-ce pas moi qui suis tombé? Mystère.
On ne peut déchiffrer le livre du destin
Tant qu'on est sur la terre.

Comment suis-je sorti vivant de cet enfer
Aux nuages épais de fumée et de flamme
Qui déversaient sur nous cet ouragan de fer,
Je l'ignore, Madame.

O Vision d'horreur, féérique Cauchemar...
Le sol vibrait au rude choc de la mitraille;
Les obus sifflaient, tonnaient, tombaient au hasard,
Nous couvrant de pierraille

Et je perçus soudain la voix de votre fils :
« En avant, mes soldats, sortons de nos repaires ;
« Nos pères ont été les héros de jadis :
« Fils, surpassons nos pères. »

« En avant, » criait-il debout sur le talus,
« En avant, mes soldats. — Sortons de la tranchée!
« Voyez, j'y suis! Ils ne tuent pas tous leurs obus! »
... Lors, ce fut la ruée.

Nous courrions, nous tirions, sans souci du danger
Et parfois nous rampions, pour rebondir ensuite,
N'ayant qu'un seul désir : pouvoir les déloger,
Qu'un seul but : la poursuite. —

Etions-nous des soldats, étions-nous des démons ?
Nous courrions, nous tirions! — O l'odeur de la poudre,
De la terre sanglante! O le bruit des canons
Tonnant comme la foudre!

O ces cris des blessés voulant tuer encor,
Ces râles des mourants gémissant des prières,
Et cette voix — sa voix — plus forte que la mort
« Fils, surpassons nos pères! »

. . . .

Celui que vous pleurez s'est conduit en héros.
Je l'ai revu mourant sur son lit d'agonie.
Il me fit signe encore et murmura ces mots :
« Dieu — Ma Mère — Patrie. »

ELLE A LUI

Orléans, 4 septembre 1914.

Je ne sais plus comment je vis...
Je me répète : Confiance...
Mais ils avancent sur Paris !
... Ils vont frapper au cœur la France !...

Députés, Sénateurs sont partis...
J'ai peur et je garde espérance.
... Je ne sais plus comment je vis...
... Ils vont frapper au cœur la France...

Les Allemands vont sur Paris...
Dieu ! Foudroyante est leur avance...
Ils sont, paraît-il, à Senlis !
... Ils vont frapper au cœur la France !...

Je ne sais plus comment je vis :
De toi, je suis dans l'ignorance !
Quelle torture je subis !
... Ils vont frapper au cœur la France !

... Pardonne les mots que j'écris !
Je me répète : Confiance...
Je ne sais plus comment je vis....
... Ils vont frapper au cœur la France !

ELLE A LUI

Orléans, 6 septembre 1914.

Des bruits effroyables circulent...
J'ai confiance, mais j'ai peur !
Je ne sais rien de toi ! J'attends ! Mes yeux me brûlent
De fixer la grand'route où viendra le facteur.

Des bruits effroyables circulent...
A la mairie, on ne sait rien ;
A la gare, des gens affolés se bousculent :
Il ne doit plus ce soir, — dit-on,— passer de train.

Des bruits effroyables circulent...
La route est noire de fuyards;
Voitures à chevaux et taxis y pullulent
Et jettent aux échos Dieu sait quels racontars !

Des bruits effroyables circulent...
Pourtant un chauffeur de Paris,
En passant, m'a crié : « Faudra bien qu'ils reculent;
« On les aura bientôt, — vous verrez — les bandits ! »

Des bruits effroyables circulent...
... Aurait-il dit vrai, ce chauffeur ?
Et je répète en moi ces mots qui me stimulent,
Et, sans savoir pourquoi, j'attends et j'ai moins peur !

ELLE A LUI

Orléans, 8 septembre 1914.

Le recul est fini. — Cette fois, c'est la lutte.
L'ordre est formel : vaincre ou mourir.
C'est l'offensive qui débute...
Coûte que coûte il faut s'arrêter et tenir !

L'ordre est formel, signé de Joffre ;
C'est l'appel aux Soldats, c'est l'appel au Pays...
Prenez-moi donc aussi, moi femme, moi qui m'offre
Pour les combattre, ces haïs !

Prenez-nous donc aussi, nous les femmes de France !
Comme nos fils et nos maris
Nous lutterons sans défaillance...
Donnez-nous donc à nous, les femmes, des fusils !...

L'ordre est formel : mourir ou vaincre.
La France entière est là derrière ses soldats...
Regardez-les, bandits ! Puissiez vous vous convaincre
Qu'il *faut* que vous ne passiez pas !

... Ami, toi qui te bats sans doute en cette lutte,
Fais ton devoir : on doit tenir !
... Près du triomphe est la culbute,
Et peut-être demain ils devront déguerpir.

ELLE A LUI

Orléans, 11 septembre 1914.

Oh ! Ce communiqué sublime, officiel,
Ce mot prestigieux : « Victoire »,
Ils illumineront notre page d'histoire
Comme les étoiles, le ciel !

Ce n'est plus un *espoir* : c'est une *certitude* ;
C'est la victoire, — et leur recul;
C'est Paris délivré, leur plan colossal nul !
... Et ce n'est encor qu'un prélude !

Zouaves de Chambry, Spahis noirs de Penchard,
Vous qui teniez coûte que coûte,
Ils ne passèrent pas : vous leur barriez la route :
Vos corps formaient notre rempart !

Artilleurs, fantassins de l'Ourcq et de la Marne
Accrochés de Meaux à Trocy,
Soldats d'Etrépilly, Vareddes et Barcy,
Héros où la gloire s'incarne,

Héros, parmi lesquels, peut-être, tu te bats,
Vous avez sauvé notre France
Quand la crainte naissait, — et notre confiance
Maintenant vous suit pas à pas.

Pour passer et vous battre, il fallait vous surprendre...
Ils s'en retournent sans espoir.
Ils avaient le « vouloir » et non pas le « pouvoir »...
Vous étiez là pour nous défendre !

... Ils sont battus !... Ils sont partis !... Ils ont cédé
Soixante et quinze kilomètres !
En vous, Chefs et Soldats, ils ont trouvé leurs maîtres...
Leur serrement s'est lézardé !

... Adieu libidineux désirs d'ivresse folle,
Qu'ils devaient assouvir à Paris...
— Mirage sensuel, illusoire oasis —
C'est le beau rêve qui s'envole !

Leur fuite et leur recul sont la réalité :
    La vérité, c'est leur défaite...
Ils ont leur propre glas de mort pour toute fête,
    Le glas des morts pour volupté !

★

O Joffre, ô généraux de la France Immortelle,
    O notre armée, ô nos enfants
Un jour vous reviendrez superbes, triomphants,
    Plus beaux dans la France plus belle !

Vous avez en nos cœurs fait briller le soleil,
    Vous avez conjuré l'orage :
Grâce à vous, la Patrie a repris son courage.
    O mon Pays, c'est le Réveil !

LUI A ELLE

Camp de M..., le 1er septembre 1914.

(lettre reçue le 12 septembre).

Je me demande, Amie, avec anxiété
Si l'on t'a fait partir pour rejoindre ton poste ?
Je ne puis plus calmer mon esprit tourmenté !
Ce retard de courrier ne peut être évité
Et pourtant chaque jour je guette en vain la poste...

Où que tu sois, tu dois t'inquiéter aussi :
Mon amour voudrait tant dissiper ta tristesse !
Notre cœur de soldat devrait être endurci,
Il devrait se moquer de causer un souci...
Te savoir sans nouvelle est ma seule détresse !

Sois rassurée, Amie : oui, je suis bien portant,
A l'écart de la lutte, et je n'ai rien à craindre ;
Je souffre du repos qu'on nous donne à l'instant
Où la France a besoin de chaque combattant...
Et c'est d'être éloigné du choc, qu'il faut nous plaindre !

Avoir quitté l'Alsace est pour nous un chagrin :
Nous avions la fierté de la tâche accomplie.
Nous pensions conquérir tout le pays lorrain,
Reporter la frontière à la rive du Rhin
Et refaire française une terre asservie.

...Mais le vingt août, à l'aube, on nous dit : « Nous partons ! »
Tous, nous avons crié : « Vivat ! C'est une attaque ! »..
Non ! C'était le repos en arrière des fronts
Où l'on se bat ;... où l'on n'entend plus les canons ;...
D'où je t'écris sans goût, vautré dans ma baraque !

... Je n'ose te parler de tout ce que je sais...
On doit se répéter : « Espérance ! Courage. »
De grands événements bientôt seront passés,
Et nous vaincrons alors, d'autant mieux que, blessés
En notre amour natal, nous aurons plus de rage.

Oui, bientôt, — songes-y ! — notre tour reviendra.
Fiers, nous avancerons pour pousser la poursuite
Aussi loin qu'il faudra, plus loin qu'on ne dira !
Je te laisse à penser quelle joie on aura,
Baïonnettes aux reins, à talonner leur fuite !...

... Période d'attente et de recueillement !...
Je te répète encor : « Courage et patience ! »
Courage, on abattra cet orgueil allemand,
Patience, on vaincra si l'on va sagement,
Mais chacun doit tenir et garder confiance...

ELLE A LUI

Orléans, 15 septembre 1914.

Ta lettre arrive !... O quelle joie !
... Mon Bien-aimé, tu m'es resté...
Et j'ai cru mourir dans ma joie,
Et mon cœur s'est comme arrêté !
Tant d'épouses et tant de mères
Attendant le mot redouté
Répandent des larmes amères...
Mon Bien-aimé, tu m'es resté...
J'ai honte de montrer ma joie...
Et mon cœur s'est comme arrêté :
J'ai cru mourir de joie !

LUI A ELLE

Camp de M..., 21 septembre 1914.

(Aujourd'hui nous avons appris le bombardement de la Cathédrale de Reims...)

Le crime est consommé. — La Cathédrale brûle !
Français, ne pleurons pas : Ils seraient satisfaits.
La honte sur leurs chefs chaque jour s'accumule ;
Bientôt viendra l'instant où l'on récapitule :
Ils devront acquitter. — Ne pleurons pas, Français.

.... Ornements et vitraux fracassés sur la dalle,
Pierres, pieux chefs-d'œuvre — orgueil de nos sculpteurs,
Vous qui représentez la France triomphale,
Pour vous anéantir ce fut la Cathédrale
Qu'Ils durent démolir : — Soyez accusateurs !

Car c'est à Dieu qu'Ils font la guerre, ces Sur-Hommes,
La guerre à la Beauté dont Ils sont destructeurs,
La guerre à l'Idéal forgé par d'autres hommes,
La guerre aux Chevaliers-Poètes dont nous sommes,
La guerre au Droit Sacré ! — Soyons accusateurs !

Meurtres, éveillez-vous : tous, Femmes violées ;
Otages massacrés, prêtres, instituteurs ;
Petits enfants montrant vos deux mains mutilées ;
Sœurs de la Charité qui mourûtes souillées..
O Martyrs ignorés : — Soyez accusateurs !

... Le crime est consommé !... D'abord ce fut la rage,
— Ce pincement du cœur par une main d'acier, —
Puis ce fut la douleur d'où renait le courage ;
Ce fut un peuple entier, bondissant sous l'outrage,
Se dressant tout-à-coup vengeur et justicier.

Vous pouvez — Allemands, — héritiers des Vandales,
Détruire par le feu nos plus vieux monuments,
Abattre sous l'obus les tours des cathédrales,
Piller dans les châteaux nos gloires ancestrales,
Vous n'en recueillerez que nos ressentiments ;

Mais vous ne pourrez pas faire naître la crainte...
Imaginez, tramez des crimes colossaux,
Nous n'aurons que dégoût, nous tairons notre plainte..
Déjà dans le lointain votre glas de mort tinte :
Nous deviendrons vos chefs et non pas vos vassaux !

ELLE A LUI

Hôpital de R..., 25 septembre 1914.

Oui, c'en est fait : je suis partie...
Mon cœur aurait dû se briser,
Mais je n'ai pas voulu penser...
Et je suis comme anéantie...
... Oh ! Notre pauvre amour meurtrie...
... Je ne veux, ni ne dois penser...

Notre train est train militaire.
Il mène au front un régiment...
... Quelques soldats parlent gaîment :
— Pittoresque vocabulaire. —
Un autre songe, solitaire,
Des fleurs à la main, longuement.

Je m'approche et lui dis : « Courage! »...
... En ses yeux, je vis deux lueurs :
« Ils ont violenté mes sœurs, »
Dit-il, « et brûlé mon village:
« Donc, si je pleure, c'est de rage :
« Il ne me reste que ces fleurs. »

« Ces fleurs, c'est toute mon enfance,
« C'est mon jardin et sa chanson,
« C'est ma jeunesse de garçon :
« Elles seront mon porte-chance,
« Encourageront ma vengeance...
« Chers souvenirs de ma maison!... »

Quelle fierté d'être française,
De penser : « De ceux-là, j'en suis ! »
... Mes yeux se voilent, éblouis !
... Je pars aussi vers la fournaise
Enfin ! — Et je tressaille d'aise,
Femme, de servir mon pays !

... Mais, silencieux, en la gare,
Arrive un convoi de blessés.
Leur train stoppe, stores baissés.
Rapide, chacun se prépare :
Major « et donneur de cigares »,
Soldats et civils empressés !...

Blessés, ô Soldats de la France,
Défenseurs du droit déchiré,
Salut, gardiens du sol sacré
Qui luttez pour sa recouvrance,
O corps dont chaque membre pense :
« Qu'importe, il le faut, je vaincrai ! »

Salut, blocs de glaise vivante
N'ayant d'humain que les regards,
Héros qui semblez des vieillards
Gardant en vos yeux l'épouvante
De la vision qui vous hante :
Ineffaçables cauchemars !...

... Hurrah ! C'est le train qui démarre !
Il nous conduit... d'où vous venez ;
Et vos cris enthousiasmés,
— Blessés sortis de la bagarre —
Tandis que nous quittons la gare.
Vers nous montent passionnés :

Cris d'espoir, désirs de vengeance,
Cris, aussi, d'encouragement,
Vous formiez un hymne enflammant !
Ces cris, c'était toute la France
Se relevant en sa souffrance,
Re-née en son abattement !

. . . .

Quel inoubliable voyage !
Quel souvenir j'en garde en moi :
Mélange de fierté, d'effroi !
Quel inoubliable voyage,
Commençant en pélerinage,
Finissant en acte de foi !

LUI A ELLE

En passant au cimetière de B... (30 septembre 1914.)

C'est pour vous que j'écris, Ames qui me sont chères,
Morts qui croyiez dormir votre dernier sommeil
En l'infini repos des humbles cimetières !
Pour vous, ô Morts aimés, quel horrible réveil
Sous l'obus meurtrier qui vint heurter vos bières !

Vous qui, vivants, viviez dans le luxe et le bruit,
Vous aviez désiré, fuyant nos nécropoles,
Reposer calmement en l'éternelle nuit
Loin des regards badauds, curieux et frivoles;

Et vous aviez trouvé ce village ignoré,
Ce petit cimetière entourant cette église...
C'était presque un jardin. Les oiseaux, à leur gré,
Venaient y roucouler leur tendre vocalise,

Les arbres et les fleurs y poussaient à foison ;
— Pas de prescription, pas de règle observée —
Le vieux prêtre y venait dire son oraison :
O Morts, c'était la paix que vous aviez rêvée...

Insensés ! Vous croyiez — même après votre mort
A l'heure où votre chair n'est plus que de la cendre,
Où vos os assemblés ont votre image encor —
Vous croyiez — enfin seuls ! — dormir sans rien entendre
Dans ce lieu que la vie a choisi pour la mort !

Et puis, un jour d'été, dans l'aube matinale,
Le sol autour de vous fut pris d'un tremblement.
Malgré vous, vous guettiez la trompe triomphale,
Le signal attendu du dernier jugement...

O Morts, ce n'était pas le jugement céleste :
C'était l'orgueil d'un homme — ou mieux, d'un empereur ! —
Qui voulait s'affirmer, destructif et funeste,
Sur vos fils, sur leurs biens, sur nous, — par la terreur.

Vos squelettes meurtris trépidaient en leurs tombes,
Et les bruits des canons montaient assourdissants...
Votre champ vénéré, soudain, fut, sous les bombes,
Comme hersé. — Ho, Morts ! C'étaient les Allemands !



Ho, Morts ! C'étaient les Allemands !
Rien ne resta debout : Eglise ou cimetière,
Pas une croix, pas une pierre.
Tout fut souillé même la terre,
Et tout fut dispersé même vos ossements !
Sacrilège effroyable — et combien volontaire —,
Ils ont anéanti mausolés et calvaire ;
Ils se sont retranchés dans les trous des caveaux ;
Ils ont percé les murs de lâches meurtrières ;
Le bois de vos cercueils leur fit des lits nouveaux ;
Vos cendres furent leurs litières ;
Leurs oreillers, vos ossements...
O Morts, ce sont les Allemands !

Pour vous, Impalpables Poussières
Molécules de chair, Atomes d'ossements,
Restes d'Etres jadis pensants,
Pour vous, quels contacts infamants ?
Et pourtant, Détritus des cercueils et des bières,
O Squelettes humains, Ancêtres, Père, Mère,
Vous fûtes,— vous aussi,— des Français combattants :
Vos corps putréfiés formèrent la vermine
Qui, sur nos ennemis, obstinée, assassine
S'incrustait et rongeait les soldats allemands :
Lutte des morts sur les vivants,
Du sol dont vous formiez la terre,
O Morts, contre les Conquérants !

*

Or le combat dura pendant une semaine,
Un combat meurtrier, opiniâtre, incessant
Où chacun se battait dans de la boue humaine,
Car cette boue était votre cendre et leur sang...
Et le champ de bataille était votre domaine !

Comme il n'y restait rien des anciens tombeaux
Chacun y vint creuser une tombe nouvelle ;
Et les morts allemands, échappés aux corbeaux,
Y furent enterrés, sans cercueils, pêle-mêle !

Oh ! Promiscuité des cadavres haïs
Et du sol où gisaient tes enfants, ô Patrie !
Au même emplacement d'autres sont enfouis...
Au même emplacement leur chair sera pourrie...

. . . .

Une nuit, — vers minuit — on n'entendit plus rien.
Le bruit sourd du canon s'éteignit dans la plaine...
Et le chant d'un oiseau montait aérien
Dans la nuit lumineuse, étonnée et sereine !

O Morts ! Ils avaient fui — fui comme des brigands
Pour des retranchements reportés en arrière...
... Des troncs d'arbres séchés, équarris et tremblants
Comme des bras pieux levés pour la prière,
Se dressaient vers le Ciel !
... Enfuis, les Allemands !...



O Morts, — ô Morts chéris dont plus rien ne me reste
Ayant perdu la tombe où je puis vous pleurer ! —
C'est dans tout l'Univers, et terrestre, et céleste,
Que mon âme viendra parfois vous implorer.

Vous êtes l'Univers ! — Vos dépouilles aimées,
— Cendre, poussière, humus éparpillés au vent —
Ce sont les blés nouveaux, ou les fleurs parfumées,
Ou l'oiseau qui s'envole, ou le nuage errant...

Et je vous aime plus, puisqu'après la tuerie
Où vous avez péri pour la seconde fois,
Morts, vous avez refait encore de la Vie :
Eternel Renouveau sur d'Eternelles Lois !

LUI A ELLE

Aux Armées, octobre 1914.

PRIÈRE

Enfant — les mots sacrés de la sainte prière
Que tu m'avais appris avec ferveur, ma Mère —
Je les balbutiais mal et distraitement
Disant : « Il n'entend pas, là-haut, au firmament,
Le Bon Dieu ! »

Puis l'enfance est sortie un jour du crépuscule
Et le jeune homme naît. Sans être un incrédule
Il vit au jour le jour, sans chercher le pourquoi,
Sans voir dans la nature ou ressentir en soi
La main de Dieu.

Il est homme aujourd'hui. Sa prière pieuse
Souvent monte vers vous, Force mystérieuse,
Quintessence suprême et pure de bonté,
Espoir — Amour parfait — Justice — Charité :
O mon Dieu !

LUI A ELLE

Aux Armées, Picardie, octobre 1914.

Aujourd'hui, traversant par hasard ce village,
Le maire nous a dit : « Si vous avez le temps,
Poussez jusqu'au canal, au relais du halage.
Il nous est arrivé de nouveaux habitants :
Oui, des réfugiés : un enfant, une femme.
Allez-y. — Leur histoire est effroyable : un drame. »

Nous y sommes allés, et quand nous fûmes là
Une femme en sanglots nous vit et se leva.
« Ah! vous venez aussi pour connaître l'histoire! »...
Elle essuya ses yeux, et sous sa mante noire
Elle pressa contre elle un garçon de huit ans
Aux deux bras enroulés dans des linges sanglants.

Voici ce qu'elle raconta : « Les Allemands
« Sont arrivés chez nous un soir, à la nuitée,
« Et, trouvant la maison par nous deux habitée,
« Ils me firent loger l'officier des uhlans.
« C'était un grand gaillard, cheveux blonds, face rouge,
« Et qui ne semblait pas — mon Dieu — par trop méchant.
« J'avais couché mon fils : n'est-ce pas, un enfant
« Ça fait beaucoup de bruit, ça questionne et bouge :
« Moi, j'avais peur, pour lui, qu'il ne soit irritant.
« J'avais sorti du vin, fait une bonne soupe,
« Un bon rôti : de quoi nourrir tout une troupe.
« Il paraissait content et doux, cet Allemand.

★

« Il dîna vite et bien : il se levait de table
« Quand, devant lui, mon fils surgissant comme un diable
« S'écria : « Je veux voir l'Allemand ! » — Lui me dit :
« Eh bien ! Mais laissez-le s'approcher ce petit.
« Vous nous prenez toujours pour des ogres, vous autres !
« Nous avons des gamins aussi beaux que les vôtres
« Et, comme vous, nous les aimons. — Moi, j'en ai deux.
« Sur moi, j'ai leur portrait. Comparez-les entre eux :
« Mon aîné lui ressemble à ce garçon, Madame !
« Mêmes yeux pétillants qui brillent, même flamme,
« Même malice au coin des lèvres quand il rit...
« Laissez-le s'approcher sans crainte, ce petit ! »



« Mon fils le regardait le sourire à la bouche
« Car ignorant le mal il était peu farouche.
« L'officier l'attendait en lui tendant les bras
« Et répétait : « Viens donc, avance, ne crains pas ! »

« Et l'enfant s'avançait vers lui, les mains tendues,
« Rieur, semblant quêter les douceurs attendues
« Quand soudain l'Allemand—(ces gens sont-il humains !)
« Brusque tira son sabre et lui trancha les mains.
« — « Tu peux grandir » dit-il, « futur soldat de France.
« Quelles que soient un jour ta force et ta vaillance,
« — J'en avais fait serment, j'en ai pris l'assurance —
« Tu ne me tueras pas mes fils, mon Espérance ! »

★

« J'étais là, devant lui, l'œil sans larme, aveuglé...
« Et puis je vis... le sabre encore maculé...
« L'officier qui riait... mon petit mutilé...
« Et, ressentant en moi ma force décuplée
« Sous ce rire brutal dont j'étais flagellée,
« Je bondis à sa gorge et, net, je l'étranglai.
« Il ne fit pas un cri, tomba comme une masse
« Dans le sang de mon fils.
« Je compris mon audace
« Alors ; — d'autres viendraient : ils voudraient se veng
« Non pas sur moi, — sur mon enfant ; et l'égorger...

« Tout sanglant, je l'ai pris. J'ai fui par la prairie.
« Des gens nous ont caché dans une métairie.
« Dans la nuit, un obus allemand l'effondrait.
« J'ai pris mon fils sanglant. J'ai fui par la forêt,
« J'ai marché sans savoir, en pleurs, échevelée.
« Le petit gémissait... Je marchais affolée...
« Le petit gémissait toujours : « Maman, j'ai mal ! »
« Je marchais;... quand soudain, ainsi que l'animal
« Forcé, je suis tombée inerte, évanouie.

★

« Quand je me réveillai, la face réjouie
« De mon fils me guettait : « Ce sont de bons amis,
« Maman, » me disait-il, « qui nous ont recueillis.
« Ils sont français, tu sais; ils t'ont très bien soignée »..
« ... Soignée !... Alors je vis l'action éloignée
« Et ton sang, et le meurtre, et tes mains, mon enfant
« Mais tu me souriais : « Ne pleure pas, Maman ;
« Mes mains repousseront, comme pousse la branche
« Elaguée : au printemps. Ris, Maman, c'est dimanche ;
« Mes mains repousseront. Pourquoi le Créateur
« Ferait-il autrement pour moi que pour la fleur ? »



... « Ris, Maman ! » répétait l'enfant serré contre elle.
« Les bourgeons vont pousser à la saison nouvelle.
« Ris, Maman ! Avec eux, mes mains repousseront... »

. . . .

La mère sanglotait, les genoux à son front,
Et nous voyant debout, tous muets devant elle,
Elle dit d'une voix presque surnaturelle
Tant l'accent prophétique était grave et profond :
« Admire-les, mon fils : Ceux-là te vengeront
« Comme je t'ai vengé : dans le sang. Ils tueront !
« Soldats, si, comme moi, dans les nuits d'insomnies,
« Vous voyez se dresser la mort, les incendies,
« Si vous réentendez le râle d'un mourant,
« N'ayez pas de remords : je n'en ai pas moi-même !
« Comme vous, j'ai tué défendant ce que j'aime !
« Dites-vous : c'est la loi. Je tue en combattant.
« Eux, ils avaient coupé les mains de cet enfant !

« Maintenant laissez-moi : vous savez mon histoire,
« Soldats ! — Dors, mon petit ! »
Et sous sa mante noire
La mère le berçait comme aux jours écoulés
Et l'enfant l'enlaçait de ses bras mutilés.

ELLE A LUI

Hôpital de R..., octobre 1914.

Ami, si tu savais
Comme ils sont gais et bons les blessés que je soigne !
Ce sont de grands enfants, ce sont de grands Français :
Tout en eux le témoigne.

Ce sont de grands Français :
Un village perdu leur redonne les fièvres !
Ils palpitent joyeux à nos moindres succès,
Les guettant sur nos lèvres !

Ce sont de grands enfants :
Ils s'amusent d'un rien dans leur exubérance,
Et leurs rires naïfs — combien réconfortants ! —
Dominent leur souffrance...

Oui, riez ! — Tant ne riront plus,
O Blessés ! Reprenez votre goût de la vie,
Pour être forts et pour venger les disparus
Qui sont tombés dans la tuerie !...

★

Hier à l'hôpital sont venus des acteurs :
--Les plus grands noms, dit-on, de nos plus grands théâtres.--
Ce furent nos Héros qui furent spectateurs,
Petits et grands blessés emmurés dans leurs plâtres,
Et le théâtre était la salle aux murs blanchâtres
Fief exclusif de nos majors-opérateurs !

Ils ont ri, nos blessés, d'une si douce joie !
Vous aviez disparu, trépidements lointains
Du canon meurtrier qui déchire et foudroie.
Ils oubliaient leurs maux — comme aux soirs enfantins
Où se séchaient les pleurs, s'apaisaient les chagrins
Sous un conte « de fée » ou « de ma Mère l'Oie ! »

O pouvoir merveilleux des rythmes et des mots,
Pouvoir surnaturel sur le corps et sur l'âme,
Tu fus l'apaisement, la détente des maux
Tout en étant aussi l'étincelle, la flamme
Qui redonne la force au cœur et qui l'enflamme
D'un courage nouveau pour des exploits nouveaux



Alors, à toi je pense,
Car ces distractions, tu ne les connais pas !
Je ris ! Et toi, tu vis dans la fournaise intense !
Je ris, et tu te bats !

Et pourtant il faut rire :
Les visages en pleurs ne peuvent qu'affaiblir,
Et je cherche un moyen de te faire sourire
Sans te faire souffrir.

Donc je joins à ma lettre
Un conte de soldats que, pour nous, on a dit.
En le lisant là-bas, tu souriras peut-être :
Il est presque inédit.

—

Vive et maligne paysanne,
Ce fut Lyse Berty qui nous le détailla.
Elle y fut fine, exquise et si bien « Marie-Jeanne »
Et son humour y pétilla !

Sera-ce le moyen de te faire sourire
Pendant le court repos que laissent les combats ?
Et peut-être en lisant ma lettre, vas-tu dire :
« C'est un enfantillage ! »...
Et tu ne riras pas !



MARIE-JEANNE

Créée par Mlle Lyse Berty.

Mon lieut'nant, j'viens à vous pour demander justice !
Y-a dans vot'régiment des gens tout pleins d'malice
Et qui m'ont fait avoir bien du désagrément.
Car j'suis un' honnêt' fille. — Ecoutez, mon lieut'nant

... Vous connaissez la ferme et connaissez grand'mère.
La ferme, on y mang' ben ; grand'mère, elle, est sévère,
Surtout pour c'qu'a rapport à c'qui touche aux garçons !
El' m'dit toujours comm' ça : « Fais pas comm' les poissons,
« Ma fille : sous l'appât, prends garde aux hameçons ! »

Or donc c'était dimanche où y-avait foire en ville.
La grand'mère m'a dit : « Ma fille, vas-y donc :
« Tu vendras notre beurr', nos œufs, not' volatile,
« Et rapport'ras d'l'argent...Mais, prends garde aux garçons! »
Moi, j'y dis : « J'ai ben peur; viens avec moi, grand'mère! »
— « Peur, (qu'ell' me répondit) : voilà d'un' autre affaire!
« Tu n'as qu'à n'point répondre aux questions qu'on t' peut faire
« Si les hommes te parl'nt, eh ben, tu n'as qu'à t'taire... »
— « Et si c'est point un homm'? »
— « Lors, vas-y carrément,
« L'homme seul est à craindre ! »
— « Ah! Merci ben, grand'mère. »

... Et c'est pourquoi je viens à vous, mon lieutenant!

... J'étais parti' gaîment, à cheval, sur mon âne,
Entre mes paniers d'œufs, mon beurre et mes poulets...
L'air était lourd ; et j'me disais : « Va, Mari'-Jeanne »...
Et j'tremblais fort, parfois, aux bruits sourds des boulets!. .

... J'avais pas fait cent pas, cahin-caha, sur l'âne
Qu'au tournant du p'tit bois, j'vis un de vos soldats.
(Ho ! J'le voyais très ben tout en n'le r'gardant pas!)
— « Bonjour, (qu'y-m'dit). bonjour Mam'zelle Mari'-Jeanne! »
(Et moi, j'pensais en moi : « Un homm', n' répondons pas! »)
— « Vous pouvez me parler (qu'y-m'dit) ; j'suis pas un homme! »
— « Pas un homm' (que j'y dis)! Mais vous êtes soldat! »
— « C'est possib'e (qu'y-m'dit), je ne suis pas un homme! »
— « Jarnidieu, cependant vous êtes ben beau gars ! »
— « J'te répète (qu'y-m'dit), je ne suis pas un homme,
« Tout le mond' te l'dira : j'suis l'coq du régiment! »

Et moi, que voulez-vous, j'l'ai cru, mon lieutenant !

... Lors nous avons causé d'abord sur la grand'route,
Mais, comm' y faisait chaud, que le soleil tapait :
« Au rebord du fossé, fera moins chaud sans doute
« (Qu'y-m'dit); nous causerons beaucoup mieux, s'il te plait! »
— Comm' y m'en dégoisa des tas de joli' choses ;
Comm' il était gentil,... et doux,... et caressant!
Moi, j'pensais : « J'voudrais ben lui d'mander, -- mais point j'n'ose
« A quoi ça peut servir d'êtr' coq d'un régiment ? »
Mais lui, y-m'racontait un tas de mignardises ;
Moi, j'y disais : « Quoiq' coq, vous êtes ben beau gars! »...
Ah ! M'en a-t-y fait voir,... et appris... des bêtises !...

Mais c'était pas un homm' et j'en rougissais pas.

. . . .

Quand on fut las, y-m'dit : « Adieu, la Mari-Jeanne ! »
– Moi, j'y dis : « Adieu Coq ! »
J'remontai sur mon âne,

J'repartis pour la ville, — un peu ben courbatu' ! —
J'vendis beurre, œufs, poulets, ben mieux que j'n'aurais cru ;
Puis j'revins à la ferme et je dis à grand'mère
Tout ce que j'avais fait, et combien j'étais fière !

Pour lors, ell' m'a battu', Monsieur mon lieutenant :
« Va t'plaindre au Colonel ! (Elle était en colère.)
« C'est pire cor' qu'un homm' un coq de régiment !
« Va t'plaindre au Colonel ! ma fill', faut qu'y-t'marie! »

... J'en r'viens d'chez l'Colonel. J'y ai dit : « J'vous en prie,
« J'pourrais pas vous donner un meilleur signal'ment :
« Vous devez ben l'connaîtr', vous, l'coq du régiment? »

... Mais j'n'os'rai plus jamais r'tourner chez la grand'mère,
Car l'colonel m'a dit d'sa voix la plus sévère :
« Rompez ! Voilà-t-y pas d'un beau signalement :
« Nous sommes tous des coqs dans notre régiment! »

... Quoi c'est-y qu'y faut faire alors, mon lieutenant ?

LUI A ELLE

Aux Armées, Nord de la France, octobre 1914.

Ce que je vois ? — Des champs incultes ; des ruines
Des villages brûlés, déserts sous la bruine
Ce linceul naturel que le ciel inventa
Pour voiler la gaîté de la terre et des choses.
Ce que je vois ? — Des moulins muets, ailes closes,
Qui flambent ; des clochers où l'obus éclata
Qui s'allument, cierges géants. dont les fumées
Montent comme l'encens vers le Dieu des Armées !

Ce que je vois ? — Des morts, et des blessés mourant
Où d'autres sont tombés et sont morts en souffrant ;
Des cadavres terreux, tordus sous l'agonie,
Dont les doigts sont raidis et crispés sur le sol ;
Ce que je vois ? — Les corbeaux rapaces, au vol
Alourdi, se posant sur les tombes garnies,
Voleurs des sépulcres, vampires des tombeaux,
Ces Allemands de la nature, les corbeaux !

Ce que je vois ! Vouloirs, ardeurs, enthousiasmes,
Notre mépris profond des obus, des miasmes
Et notre confiance en nous, ô mes Soldats.
Ce que je vois encor — bravoures — certitudes
D'être vainqueurs, aussi meurtriers, aussi rudes,
Aussi prolongés puissent être les combats.
Ce que je vois enfin, dominant ma pensée,
C'est toi — toujours toi — mon Aimée.

ELLE A LUI

Hôpital de R..., octobre 1914.

J'ai besoin de te dire : « O mon Aimé, je t'aime ».
Pourquoi ce soir plutôt qu'hier ?
Je sais que tu le sais — et je l'écris quand même...
Je t'aime mon Amour, mon Trésor le plus cher...

Jamais bonheur fut-il aussi grand que le nôtre
Aux jours lointains... si près de nous...
Où nos cœurs ne pouvaient rien faire l'un sans l'autre :
Tendre communion de la vie entre époux.

Je t'ai donné de moi le meilleur de moi-même :
Mon corps, mon cœur, ma foi !
Toi, tu m'aimes autant sinon plus que je t'aime...
Pourquoi te répéter cela ce soir ?... Pourquoi ?...

Tous mes chers souvenirs me reviennent en foule
Martelés au son du canon ;
Serments — gages — baisers dont l'avenir découle,
Espoir qu'éveille un « oui », chagrin que cause un « non ».

Tous mes chers souvenirs m'assaillent et m'étreignent...
Je nous revois, comme autrefois,
Au bord du grand lac noir où les roseaux se plaignent,
Toi, grisé par la nuit, — moi, folle par ta voix ;

Toi, murmurant des mots de tendresse infinie
Câlins comme un bruissement,
— Moi, pendue à ton bras, muette, inassouvie,
Buvant tes mots d'amour comme un philtre enflammant.

... Tous mes chers souvenirs me crispent et m'oppressent...
Te souvient-il ? Te souvient-il...
Mes gestes familiers qui bercent et caressent...
Tes gestes d'amoureux protecteur et viril...

Je voudrais me sentir dans tes bras, embrassée,
Petite près de toi si grand...
Je voudrais m'y blottir, pauvre oiselle blessée,
Et vivre notre amour loin du crime allemand. .

C'est la première fois que ma volonté cède !
    Pourquoi ce soir plutôt qu'hier...
Pardonne; j'ai si peur... Ton souvenir m'obsède...
Est-ce un pressentiment qui vient traverser l'air.

Je t'écris tout cela ce soir... Pourquoi ?... Pardonne !
    Je souffre et tu souffres autant...
Pardonne ; j'ai si peur... Au loin le canon tonne...
Je me sens toute seule... Aimé, je t'aime tant !...

LUI A ELLE

Aux Armées, Nord de la France, octobre 1914.

Nul ne peut ici-bas savoir sa destinée...
Demain c'est le combat, demain c'est l'incertain.
J'ignore ce qui doit m'advenir, mon Aimée,
Et quel sera mon sort fixé par le destin.
Cependant, ce n'est pas un adieu que ma lettre :
Ce sont des mots d'amour, pesés et réfléchis ;
En les lisant ici, tu souffriras peut-être :
Qu'ils puissent te prouver combien je te chéris.

Nous avons l'un pour l'autre une amour très profonde
Et nous avons vécu les jours les plus exquis
Laissant autour de nous rire et jaser le monde,
Heureux, insouciants, comme en un Paradis.
Tu savais devancer mes espoirs, mes pensées,
Enerver le désir, calmer la passion...
Je te dois le bonheur de mes belles années,
Toi qui fus mon amante et fus mon compagnon.
... En revanche, ai-je été l'ami d'humeur égale,
Celui qui sait chérir sans froisser la pudeur ?...
Ainsi je me souviens cette phrase brutale
Dite un soir de printemps écœurant de fadeur. —
Nous étions à Paris et marchions dans la rue...
Un homme nous croisa... « Tiens, » te dit-il, « c'est vous »..
Toi, tu t'arrêtas net, rougissante, à sa vue...
Moi, j'ai crié des mots très durs. — J'étais jaloux !

J'ai traité de roman, de fable, d'impudence
Ce que tu me narrais sur cet être inconnu ;
J'ai dit : « C'est ton amant ! » de cet ami d'enfance...
Je sais que depuis lors tu ne l'as point revu...

Je sais qu'injustement je t'avais accusée...
J'étais fou ! J'étais fou... Pardonne mon courroux !
Oui, j'ai douté de toi ce soir-là, mon Aimée !
Mon amour est si grand. — Pardon : j'étais jaloux.

Aujourd'hui, je t'écris : « Il se peut que je meure,
Il se peut que demain tu sois seule ici-bas. »
— Seule, tu souffrirais ; — seule, toi la meilleure. —
Lis bien ceci : Je ne veux pas. — Tu ne dois pas !
Il faudra par amour pour moi, pour ma mémoire,
Enfouir dans ton cœur le chagrin ressenti :
Des larmes pour ma mort viendraient ternir ma gloire ;
Je serai mort vaillant, mon devoir accompli.
Crois-moi : je ne suis pas celui qu'il faudra plaindre...
Ceux qui partent, — ceux-là, — ce sont eux les heureux !
L'avenir incertain, pour eux, n'est plus à craindre :
Ils le laissent à ceux qui restent derrière eux...
Ceux qui partent s'en vont dans une apothéose ;
La gloire, pour toujours, auréole leurs noms.
Ce sont les Champions de la plus Juste Cause :
Le Droit primant la Force et vainquant les canons.

Je le répète encor : si je meurs, ma Chérie,
Il faudra m'oublier, — oui ! — comme malgré toi,
Lentement..., lentement..., ma Femme..., mon Amie...
Et, m'ayant oublié, vivre double... pour moi !
Si je meurs, que ce soit ce compagnon d'enfance,
— Celui de qui, jadis, j'avais été jaloux, —
Que ce soit celui-là qui berce ta souffrance
Et devienne l'ami qui deviendra l'époux.
T'ayant connue enfant, il aura l'indulgence,
Le tact, la douceur envers ton cœur meurtri ;
Il forgera des mots pour peupler ton silence,
Des mots pour éclaircir l'avenir assombri ;
Il saura réveiller souvenirs de jeunesse,
Rêves de jeune fille ébauchés à mi-voix,
Confidences d'un soir sous la lampe qui baisse...
Vous vous retrouverez plus unis qu'autrefois !

Mon amour est si grand que je te veux aimée :
Lui seul saura vraiment, après moi, te chérir
Car il t'aime toujours puisqu'il t'a respectée,
Et puisqu'il est fidèle à ton cher souvenir.

Quelle preuve d'amour, Amie, il t'a donnée
En conservant son cœur intact et pur... pour toi !

... Nul ne peut ici-bas savoir sa destinée...
Si je meurs, vivez double en souvenir de moi !

LUI A ELLE

De l'ambulance, octobre 1914.

Je n'ai rien vu de la bataille.
Nous allions prendre poste en lisière d'un bois,
Le canon tonnait fort ; nous marchions trois par trois
Tapant de nos pieds la broussaille.

... Nous allions prendre poste en lisière d'un bois.
Les arbres ébranchés se tordaient hors de terre.
Un oiseau pépiant s'envolait solitaire
Et le canon plus rauque absorbait notre voix.

Les arbres se tordaient de terre.
Par endroits, le sol noir paraissait labouré
Et le bruit du canon montait accéléré
Comme un roulement de tonnerre.

Je me rappelle un cri qui n'avait rien d'humain :
Frémissement d'ardeur se terminant en râle.
Au loin, c'était la charge ennemie, infernale.
J eme sentais hurler, loup, fauve, en la rafale...
Et brusquement, je ne me souviens plus de rien.

. . . .

Ma blessure est à la figure,
M'a-t-on dit. Je ne sais, car je ne puis rien voir ;
Et je dicte ces mots (que tu vas recevoir),
Pour toi que, — dans la nuit obscure .

Des bandes qui closent mes yeux — je crois revoir
Tant j'ai gravé dans moi ton corps et ton visage,
Tes gestes familiers, ta voix, ton babillage,
O mon Amie, ô mon Amour, ô mon Espoir !

J'ai gravé dans moi ton visage...
Un obus, en passant, m'a brûlé près des yeux...
Ce fut un grand combat. Je suis blessé ; mais, Eux,
Ils ne l'ont pas pris : le village !

... Je me rappelle un cri qui n'avait rien d'humain :
Frémissement d'ardeur se terminant en râle !
Au loin c'était l'assaut ennemi, la rafale
D'hommes qui s'élançaient,... la Garde Impériale. —
Je suis blessé.
La Garde, il n'en reste plus rien !

SOUFFRANCE

LUI A ELLE

Hôpital... ; Paris, novembre 1914.

O mon Amour aimé, ma Tendresse, ma Vie,
Toi qui sais les secrets que j'ai toujours cachés,
Il faut que je te livre aujourd'hui, mon Amie,
L'effroyable malheur dont nous sommes touchés :

Je ne vois plus. — Jamais, durant toute ma vie,
Je ne verrai plus rien. — Rien ! — Mon regard est mort.
C'est l'éternelle nuit et c'est l'ombre ennemie,
C'est le noir effrayant où tout ce qui vit dort.

Ton image, sous mes paupières abaissées
Où ne pourront plus naître un sourire ou des pleurs,
Ton image, seul but de toutes mes pensées,
Sera pour moi le jour, le soleil et les fleurs !

Oh ! Je la garde en moi comme un dieu, ton image :
Le nimbe d'or léger de tes cheveux si blonds,
L'ovale souriant que formait ton visage
Et tes yeux bleus ombrés si câlinement longs !

Jamais plus, jamais plus, ô chères effigies
Je ne vous verrai vivre autrement que dans moi !
Je vous devinerai sous mes mains amaigries :
Ce sera toujours Toi sans être vraiment Toi.

Et puis, soudainement, me mord ce doute atroce :
Si ton amour, avec mes yeux, était perdu ?
L'amour est quelquefois si cruel, si féroce !
Et mon cœur se torture en ce doute éperdu.

Et c'est alors, crois-moi, que pire est la souffrance,
Car tu vas me répondre, — et je ne verrai rien,
Ni les mots de tourment, ni les mots d'espérance
Et j'interpréterai, sans comprendre très bien :

Je ne puis, pour l'instant, rien faire par moi-même
On me lira ta lettre. — Ecris donc clairement ;
Et, si tu ne peux plus m'aimer comme je t'aime,
Trace-le sans frémir. Réponds brutalement.

Si tu m'aimes encor, donne-moi ta tendresse.
Les mots d'amour sincère on peut tous les oser,
Charmeurs comme un baiser, doux comme ta caresse
Qu'ils calment ma douleur et puissent l'apaiser

Car je n'ai plus mes yeux, le miroir de la Vie...
Pourtant je ne suis pas, — dit-on, — défiguré.
Tu peux m'aimer encor, n'est-ce pas, ma Chérie?
Et j'attends anxieux, sinon désespéré.

LUI A ELLE

Hôpital..., Paris, decembre 1914.

Je souffre maintenant une torture affreuse :
Je n'ai plus de courage et je n'ai plus d'espoir !
Je t'espérais encore, ô guérison heureuse...
Aujourd'hui, je le sais : je vivrai dans du noir.

Dans du noir... sans pouvoir rien voir que d'illusoire !
Ah ! Dieu ! Si seulement je n'avais jamais vu !...
Car perdre ce bonheur dont reste la mémoire,
L'avoir connu, c'est pire que l'avoir perdu !

Infini de la mer, horizons de nos plaines,
Silhouettes des monts se mariant au ciel,
Je ne chanterai plus vos visions lointaines :
Vous êtes confondus dans ce noir éternel !

Et plus cruelle alors ma douleur se réveille !
Les formes, on les peut concevoir sous les doigts ;
La voix, le son, le bruit sont perçus par l'oreille...
Mais lumière, couleur, — voluptés d'autrefois ! —

Je ne goûterai plus votre charme impalpable !
L'oreille ni les doigts n'en donnent notion,
Et vous serez pour moi le mirage effroyable
Que voudra me créer l'imagination !

... Je ne pourrai plus, — seul, — fuir, errer à ma guise...
La nature a péri quand mon regard est mort !
... Décroissance des tons à la gamme imprécise,
Rayons d'or du couchant dans le bois qui s'endort,

Clair-obscur merveilleux de la nue à l'aurore,
Cavalcade des nuages vers le soleil
Tels nos pensers fougueux se pressant pour éclore,
Je ne vous verrai plus jamais qu'en mon sommeil !

. . . .

Je ne pouvais garder ma plainte qui s'exhale :
Te l'avoir confiée est un soulagement.
Tu ne peux pas juger ma torture morale...
Pardonne si je cède au découragement

Car je me sens si seul en ma nouvelle vie
Que toujours, malgré moi, me montent des regrets...
Et je ne verrai plus tes yeux, ô ma Chérie,
Et c'est un peu, pour moi, comme si je mourais !

LUI A ELLE

Hôpital..., Paris, décembre 1914.

Tu me disais, — t'en souvient-il ? —
« J'aime, pour leur malice,
Tes yeux où le sourire glisse
Au gré de ton caprice
Dans l'ombre brune de tes cils. »

Tu me disais : « J'aime tes yeux
Où mon amour devine,
En l'éclair qui les illumine,
Ta piété câline
Quand ils me couvent, anxieux ! »

Tu me disais, — t'en souvient-il ?
« J'aime, pour leur tendresse,
Tes yeux ! Et, parfois, je cherche... Est-ce
Brûlure ? Est-ce caresse
Qui perce l'ombre de tes cils ? »

. . . .

Adieu, rire malicieux,
Eclair, flamme, brûlure !
Adieu, caresse de mes yeux !
Mon regard est vitreux.
... Terrible est le mal que j'endure !...

. , ...

M'aimeras-tu moins sans mes yeux ?

ELLE A LUI

Hôpital de R..., décembre 1914.

Je t'aime, mon Ami, bien mieux que je t'aimais
Et t'aime plus encor ! Mes sentiments de femme,
Tous, s'éveillent en moi — tous ceux que j'ignorais :
Je t'aime maintenant de mon cœur, de mon âme,
Comme une mère et une amante, à tout jamais !

Je serai près de toi la nouvelle Antigone...
Mon amour d'amoureuse apaisera ton cœur
Quand tu me dicteras ces mots dont je frissonne,
Mots d'espoir infini, mots d'amère rancœur,
Mots tristes, douloureux aussi, que je soupçonne!

Je les écrirai tous, quels qu'ils soient, — sans effroi :
Ta pensée et la mienne en seront plus unies;
Tes yeux morts revivront de par mes yeux à moi
Et tu ressentiras tes prunelles ternies
S'éclairer de l'éclat que j'aurai mis en toi.

Ne pleure plus tes yeux; les miens te feront vivre :
Ils sauront deviner ce que tu voudras voir,
Et lisant dans ton cœur comme on lit dans un livre
Ils illumineront ton immuable noir
Des rêves enchanteurs que chacun veut poursuivre.

Oublie, ô mon Aimé, ces jours de cruauté
Où ton cœur de poète a souffert plus qu'un autre!
Que l'ombre que tu vois, de la réalité
Adoucisse l'horreur! Pour moi, deviens l'apôtre
De l'amour malgré tout : éternelle clarté!

Si je pouvais venir — hélas! prends patience! —
Je resterais assise au chevet de ton lit,
Je te dirais, mon Bien-aimé, ma confiance
Et que je suis heureuse aussi, — puisque tu vis, —
Et que je t'aime – mieux qu'hier —pour ta souffrance

Et parce que je sais que tu es malheureux...
Donc plus d'anxiété, plus de désespérance :
L'amour est dans ton cœur et non pas dans tes yeux!

LUI A ELLE

Hôpital..., Paris 31 décembre 1914.

Souvent je parais fort et je fais le bravache :
Je dis que, sauf te voir, je ne regrette rien.
Eh bien, je mens ! — Je mens. — Je regrette — oh combien ! —
D'être tombé trop tôt sans accomplir ma tâche
Et d'être un inutile, un pleurard sans panache,
Un demi-mort vivant : un homme aveugle enfin.

Mais je regrette encore, et bien plus mon Amie,
De ne pouvoir Les voir au jour qu'Ils reviendront
Ceux parmi qui je fus et qui bientôt vaincront
Ayant humilié l'Allemagne ennemie,
Vous, justiciers du droit, punisseurs d'infamie
O mes Chefs vénérés, ô mes Soldats du front.

J'entendrai retentir sur l'asphalte des places
Le rythme de vos pas souples et cadencés,
Se cabrer et hennir vos chevaux énervés,
Bourdonner des moteurs, cliqueter des cuirasses,
Vibrer le macadam sous le poids des culasses :
Sons de la terre, — Sons de l'air, — Sons des pavés!

J'entendrai! J'entendrai les tambours, les trompettes,
Et l'appel enivrant des hymnes triomphaux,
J'entendrai, rehaussant nos chants nationaux,
Les hourras de Paris, vivats fous, cris de fêtes,
Tout le peuple acclamant les héros que vous êtes,
Tandis que sous le vent claqueront vos drapeaux.

Mais je ne verrai pas, ô Guerriers des Ententes,
Ces soldats dont je fus — et ne suis qu'un débris ! —
Défiler fiers et beaux sous ces transports de cris !
Je ne les verrai pas vos armes éclatantes,
Vos croix d'honneur, briller d'autant plus scintillantes
Qu'elles pourront reluire au soleil de Paris.

Je serai là scrutant mes ténèbres forcées,
Mais mon cœur bondira quand Vous défilerez.
Je suivrai le chemin que Vous parcourerez :
Oui : Bois de Boulogne, Etoile, Champs Elysées;
Oui, j'irai, haletant, mes paupières baissées,
Et j'aurai cette gloire aussi — que Vous aurez.

J'irai, mais ce chemin sera presque un calvaire :
A chaque cri, je songerai : « Si je voyais ! »
Et plus cuisants en moi renaîtront des regrets
Et pourtant ces regrets je les ferai se taire
Disant en mon orgueil : « S'il était à refaire
Ce sacrifice de mes yeux, je le ferais.
Mes yeux, ils sont donnés pour la Revanche entière.
Et cette Revanche, nous l'avons : J'en étais ! »

ELLE A LUI

Hôpital de R..., 1er janvier 1915.

Il est minuit, mon Bien-aimé, le tocsin sonne...
Les trompettes partout vibrent au « Garde-à-vous ». —
Je n'ai point peur, mais je frissonne...
Les sœurs, à mes côtés, se mettent à genoux...

Déjà l'ordre est donné d'éteindre en notre salle...
Les blessés, de leurs lits, jasent insouciants,
Parfois une plainte s'exhale
Et parfois des lazzis se croisent sémillants...

Le noir de la nuit noire entre par la fenêtre
Et se mélange à l'ombre où, passifs, nous veillons,
    Tandis qu'au Ciel on entend naître
Le rythme saccadé des moteurs d'avions.

On croirait voir passer des étoiles filantes...
« Ma sœur, ce sont les yeux d'un ange gardien
    Ces lumières qui bougent, lentes, »
Crie un blessé. Puis de nouveau la nuit — plus rien...

Sentinelles du Ciel, au clocher de l'Eglise
La Croix du Christ voisine avec le Coq Gaulois :
    Symbole d'union précise.
« Elle absout, » dit le Coq. « Il veille, » dit la Croix...

... A la pâle lueur de ma lanterne sourde
Je te trace ces mots. — Le courrier doit partir. —
Je n'ai point peur. Ma tête est lourde...
Ces assassins de l'air vont-ils pouvoir venir ?...

« Il faut prier », me souffle une religieuse...
Et dans la nuit j'entends monter un chant fervent...
Je me souviens ! — « Ma prière pieuse
— (Ecrivais-tu) — vers Vous, Mon Dieu, monte souvent! »

... Les ombres de la Croix et du Coq se redressent
Fièrement, semble-t-il !... Absous... Veille... Prions...
... Au loin des sons successifs naissent
Plus sourds, plus espacés que les sons des canons !...

... Il faut prier... « Mon Dieu, Dieu bon, Dieu de la France... »
... La nuit noire se fend d'un sillage d'éclair !...
« Dieu protecteur de la souffrance... »
... C'est comme un tremblement sur la terre et dans l'air...

... « Protégez-nous, Mon Dieu, Quintessence suprême... »
. . . .
... Et soudain l'hôpital semble être soulevé...
. . . .
Mon bien Aimé, c'est toi que j'aime...
. . . .
... Qu'il parte ce billet encore inachevé !...

LUI A ELLE

Hôpital..., Paris, 10 jànvier 1915.

Voici huit jours bientôt qu'elle m'est arrivée
Cette lettre partie encore inachevée !
... Comme est plus noir le noir où je me sens perdu !...
Horrible anxiété qui m'étreint et me ronge !...
Silence déprimant qui dure et se prolonge !...
... Plus que jamais je suis noyé dans l'Inconnu.

Ceux que j'entends parler, ceux-là savent peut-être.
Je le crois. — L'autre jour on m'a dit : « C'est un prêtre
Qui vous parle à présent, » et j'entendis la voix
Murmurer : « Soyez fort. Soyez homme. Courage. »...
Et moi je revoyais sans cesse ton image,
Et de ce jour je souffre encor plus qu'autrefois !

Pourquoi donc du courage et pourquoi de la force ?
... Peut-être es-tu blessée ?... Et penser qu'on s'efforce
Systématiquement de me taire ton nom.
... Toujours les mêmes mots : « Soyez fort, soyez homme ! »
Mais vous me déchirez bien plus le cœur en somme
En me cachant un « oui » qu'en me taisant un « non »

Je devine des mots parfois : « Terrible, atroce »...
Est-ce de moi qu'on parle ? — Un silence féroce
Plane subitement lorsqu'on me voit guetter.
... Ah ! Si je pouvais voir l'éclat de vos prunelles
Ou bien le tremblement de vos lèvres entre elles,
Sans un mot, je saurais ce qu'il faut redouter.

Car pour vivre la vie où par une influence
De milieu, de climat, de race, de naissance,
Nous sommes devenus des pantins ici-bas,
Il faut avoir appris le langage des gestes,
La langue des regards effrontés ou modestes,
Et comprendre les mots qu'on pense et ne dit pas.

Or la seule façon de les pouvoir comprendre
C'est de lire en les yeux. On ne peut se méprendre
A l'ombre, à l'étincelle, aux sourires, aux pleurs !
Il suffit d'un éclair qui s'éteint ou s'allume
Pour redonner l'espoir au cœur qui se consume,
Pour préparer une âme aux plus cruels malheurs !

Moi, je suis dans la nuit ! Il faut que je devine.
C'est ton image seule, en moi, qui m'illumine !
Je n'ai pour me guider que les yeux de ma main
Et ma main ne peut voir les mots que l'on me cache...
Mon Amie, écris-moi par pitié, que je sache !
J'ai souffert et je souffre et ne suis qu'un humain !

Je souffre ! Par pitié, je demande une ligne
Me disant « Je vais bien, je t'aime ». La consigne
T'interdirait sans doute un billet détaillé ;
Je te demande un mot, un mot, — je t'en supplie —
Pour calmer une angoisse où perce la folie !
Mon cœur bat convulsif et comme tenaillé !

POUR LUI

15 janvier 1915.

Comme était fidèle
Le chien de la vieille gravure
Qui suivait le corps de son maître
Jusqu'au lieu de la sépulture,
Ainsi, — je puis vous le promettre —
On vous fut fidèle.

Comme est aimé
Le premier bijou que l'on rêve,
Désir ardent qui mord sans trêve,
Vous fûtes aimé.

Comme est aimé
Le premier gage de tendresse,
L'anneau qui scelle une promesse
Vous fûtes aimé !

Pourquoi des reproches ?
L'homme propose, Dieu dispose.
L'orage vient ; le bonheur passe ;
Jours de gaîté ; nuit de névrose ;
Rêve doré ; sanglante trace !
Pourquoi des reproches ?

LUI A ELLE

Hôpital..., Paris, 21 janvier 1915.

Quoi, plus un mot d'amour... quand je suis comme un lâche
Façonnant un espoir dont je veux me bercer !
Quand je me fais forçat, moi-même, de ma tâche
Pour ne plus penser !
Quand j'épie un silence où dort ce qu'on me cache ;

Quoi, plus un mot d'amour ? Mais que t'ai-je donc fait ?
Me parler d'un anneau, de l'amoureuse grève,
De la fidélité du chien qui vous lèchait
Du bijou qu'on rêve
Quand je péris d'angoisse ! — Oh ! je suis stupéfait !

POUR LUI

1er février 1915.

Mon Ami, la voici cette lettre attendue :
Depuis longtemps je voulais l'envoyer.
Je n'ai pas eu de minute perdue
Car nous avions reçu des blessés à soigner.

Je te laisse à penser l'ardeur de notre zèle :
Ayant souffert, tu peux l'apprécier ; —
Mais aujourd'hui pourtant ma main fidèle
Peut te tracer ces mots pour me justifier,

Car tu m'accuses presque en ta dernière lettre ;
En me taisant, je t'ai supplicié !
Parler aurait été pire, peut-être,
Dans ces jours douloureux dont mon âme a saigné.

Tu souffres, me dis-tu ; mais ton cœur se résigne
Et ton cerveau commence à travailler !
Cela ne trompe pas : c'est fort bon signe :
Si tu peux composer, tu pourras oublier. —

Le travail, c'est l'ami qui dans les jours d'angoisse
Sait dissiper le noir qu'on veut broyer ;
Qui, maîtrisant la douleur qui nous froisse,
Suscite un nouveau but et le fait chatoyer. —

Nos plus cruels chagrins, à son toucher, s'endorment.
Il captive et charme avant d'égayer
Et, lentement, nos pensers se transforment :
On se sent trop heureux pour oser s'effrayer.

Travaille, mon Ami. — Sous de neuves images
Tes yeux battront alors, extasiés.
Ils forgeront des rêves, des mirages
Et ces rêves, un jour, seront si familiers

Qu'en toi leur vision demeurera profonde !
Le mirage vivra vivifié.
Morts, tes yeux verront. — Ils verront le monde
Ainsi que ton esprit l'aura colorié.

Travaille, mon Ami, — pour oublier les choses
Dont la laideur a pu t'horrifier,
— Et les gens qui t'ont fait souffrir sans causes ;
Travaille, tu le dois ; — il te faut oublier.

Cette lettre est très brève, et tu l'as attendue...
Depuis longtemps, je voulais l'envoyer.
Je n'ai pas eu de minute perdue.
Nous avions des blessés si tristes à soigner !

LUI A ELLE

Hôpital... Paris, 10 février 1915.

Tes lettres, mon Amie, elles créaient mes joies,
Mes espoirs les meilleurs, ma consolation ;
Pourquoi donc aujourd'hui celle que tu m'envoies
Fait-elle naître en moi la désolation ?

En l'écoutant, je crois ouïr une autre femme
Ayant moins de franchise et plus de volonté,
N'osant pas m'avouer la rigueur de son âme,
Me laissant son amour promis, — par charité.

Car ces mots que j'entends, qui frappent mon oreille,
Tous ces mots qu'on me lit, — sont écrits autrement ;
Ta pensée aujourd'hui ne semble plus pareille,
Et tu parais m'aimer moins amoureusement.

Les mots ne trompent pas : ils ont une harmonie
Dont l'écho monte aux sens voluptueusement,
Qui vibre dans le cœur, s'accroît et s'amplifie,
— Transmissible baiser de l'amante à l'amant !

Eh bien ! Ces mots si froids que renferme ta lettre,
Ils ne sont plus l'amour ! — Non ! — Ils sont l'amitié.
Et moi, je t'aime tant ! Je ne puis les admettre :
Mieux vaut ne plus m'aimer que m'aimer par pitié !

Pourquoi m'avoir écrit, apprenant ma blessure :
« Je t'aime, mon Ami, bien mieux que je t'aimais, »
Si tu devais en moi tracer la meurtrissure
Que laisse la tendresse éteinte à tout jamais

Si tu ne m'aimes plus, dis-le moi sans mensonge :
On peut ne plus aimer un homme dont les yeux,
Irrévocablement, sont noyés dans le songe
Que fait naître la femme invisible pour eux.

On peut ne plus l'aimer cet homme, je l'affirme :
Quoi ? Ton désir d'amour, ta grâce, ta gaîté,
Tu les conserverais pour cet aveugle infirme,
Pour ce fou qui croyait à ta fidélité ?

Quoi ? Ton charme prenant, ta force, ta jeunesse
Tu les conserverais pour l'amant aux yeux morts ?
Que t'importe un serment, un gage, une promesse,
Des sentiments anciens et chaque jour plus forts ?

Que t'importe... Tu peux ne plus aimer cet homme :
On n'aime bien que ceux qui donnent la fierté,
Or moi, quelle fierté te donnerais-je en somme
Traînant ma vie obscure, auprès de ta beauté ?



En t'écrivant ainsi, suis-je injuste ? — Peut-être
Car j'attendais ta lettre ; elle n'arrivait pas,
Et quand je la reçois et l'entends, cette lettre,
Je n'y retrouve plus le même amour, hélas !

Elle a peut-être été mal comprise ou mal lue,
Et pourtant je la sais déjà toute, par cœur ;
Elle ne contient pas la tendresse attendue,
Et quand je la redis, cette lettre, j'ai peur !

Oui, j'ai peur d'un malheur, peur d'une catastrophe..
Malgré moi, — crois-le bien, — je me suis exalté
Mais je n'ai pas acquis l'âme d'un philosophe...
Pardon pour les mots durs, pardon d'avoir douté.

Je t'aime tant, vois-tu ! Ton amour, c'est ma vie.
Avoir perdu mes yeux, je m'en consolerai ;
Mais perdre ton amour et mes yeux, mon Amie,
Et me sentir tout seul, dans du noir, j'en mourrai.

Je t'aime tant, vois-tu ! Pardonne ma franchise ;
Je suis encor tremblant d'un indicible effroi
Car ces mots qu'on m'a lus — c'est comme une hantise ! —
Ils me semblent écrits par une autre que toi !

A LUI

22 février 1915.

Excusez, Monsieur, les mots que j'écris :
Ils vous causeront la pire torture.
Il faut cependant, — quand j'y réfléchis, —
Que cesse à présent ma presque imposture.

J'irai droit au but : j'ai vu qu'aujourd'hui
Votre médecin vous trouve solide,
Que vous marchez seul, sans le moindre appui,
Et vous dirigeant des mains dans le vide.

Si vos yeux sont morts, le corps est guéri, —
Le corps est guéri, mais votre cœur souffre, —
Et ce cœur qui souffre, il sera meurtri, —
Et c'est moi qui vais le jeter au gouffre.

Je sais votre amour et cette amitié
Que je viens offrir, vous surprend peut-être;
Je l'offre quand même — et non par pitié —
Maintenant je puis la faire connaître.

J'aurais fait pour vous, — pour vous éviter
Ce nouveau chagrin, cette horrible peine —
Tout ce qu'une femme ose ou peut tenter !
Et le coup fatal, c'est moi qui l'assène.

Votre amie est morte. — On vous l'a caché ! —
Morte à l'hôpital, morte d'une bombe
Qui, par la fenêtre ayant ricoché,
Devant ses blessés, vint creuser sa tombe.

L'ordre était formel : il fallut mentir :
Vous étiez si las, si faible, si pâle
Qu'un semblable choc vous eût fait mourir.
Toutes nous pleurions pour vous dans la salle.

On vous le cachait depuis plus d'un mois
Quand vous avez dit : « Elle est infidèle ! »
Et, pour vous calmer, j'écrivis deux fois
Deux lettres pour vous comme venant d'Elle !

J'écrivis deux fois : je ne voulais pas,
Sachant son amour, sachant sa tendresse,
Que vous lui prêtiez sentiments ingrats !
Hélas, j'écrivis avec maladresse.

Mes termes trop froids vous ont fait souffrir :
Je n'ai pas osé vous livrer mon âme. —
Votre amour me hante et son souvenir !
Voulez-vous pleurer en mon cœur de femme !

Je vous sais tout seul, aveugle, orphelin ;
Votre amie était mon amie aimée...
Nous parlerons d'elle en notre chagrin...
Vous me trouverez toujours dévouée...

Pardonnez, Monsieur, ma façon d'agir.
Ne me jugez pas d'après mon audace
Car les sentiments qu'on peut ressentir
Sont défigurés quand la main les trace.
— Votre cœur brisé doit battre et guérir :
Par amour pour la Morte, il ne faut pas mourir.

A CELLE QUI N'EST PLUS ELLE

Hôpital..., Paris, 1er mars 1915.

« Par amour pour la Morte, il ne faut pas mourir, »
O Femme, dites-vous ! — Pas mourir, Elle, morte !
Vivre de Son Souvenir
Traînant ma vie à pleurer, à souffrir,
Brisé de gloire et de douleur ! Vivre ! — Qu'importe

. . . .

. . . .

Voilà le premier cri de mon cœur révolté !
Et puis tout mon chagrin se concentre en mon âme :
Son Souvenir est ma clarté !
Mon amour, ma douleur sont ma fierté.
Et Morte, à ma façon, je L'aime encor, Madame !

Je juge mal sans doute en cet affreux moment !
— Etant comme une feuille au gré de la tempête —
L'ardeur de votre dévouement :
Votre lettre m'irrite en me calmant !
Oh ! Je voudrais dormir, — dormir comme une bête !

Merci pour vos conseils : je vivrai mutilé,
Pour mon Pays, pour mon amour, pour ma vengeance !
Oui, merci pour votre amitié :
Tout sentiment ne peut qu'être pitié,
Mais le temps, — mieux que tout — apaise la souffrance.

PATRIE

N'OUBLIEZ PAS!...

Mai 1915.

Infirmières du front, Infirmières des villes,
— O Sœurs de charité, laïques et civiles ! —
Mères qui m'entendez, Femmes de nos Soldats,
Filles des rescapés des glorieux combats,
Ecoutez-moi ! — Souvenez-vous !— N'oubliez pas !

Elle est morte celle que j'aime. — Ils l'ont tuée
Traîtreusement, en faisant choir de la nuée
Leurs obus destructeurs, engins d'assassinats ! —
Et moi je suis aveugle ! — O désespoir ! — Soldats
Mes frères, vengez-moi, — tous — et n'oubliez pas !

Les lâches t'ont tuée, Amie, ô mon refuge
En la nouvelle vie où je viens en transfuge
Et je n'ai plus mes yeux pour pouvoir te venger,
Mais j'ai du moins ma voix pour les encourager
Ceux qui restent, et pour crier : N'oubliez pas !

Ils t'ont tuée, ô toi mon seul motif de vivre,
Mon Aimée, — et j'ai cru ne pouvoir te survivre ;
Mais je surmonterai ma douleur en Français,
En Soldat, pour clamer, même après le Succès ;
Vous qui restez : N'oubliez pas ! N'oubliez pas !

Femme sans mari, Mère sans fils, Fils sans père,
Tous, Aveugles, Manchots,Bancals, Débris de guerre,
Blessés, Evacués, Malades, Prisonniers,
Vous tous qui reviendrez, tous qui que vous soyez :
N'oubliez pas ! N'oubliez pas ! N'oubliez pas !

Oui, vivons ! Puissions-nous être un vivant symbole
Lorsque le jour d'oubli voudra naître frivole.
Vivons pour ce jour-là qui viendra, — car le Temps
Use le souvenir des forfaits les plus grands —
Pour crier haut : N'oublions pas ! N'oubliez pas !

Dieu nous avait appris le pardon des injures,
Dieu ne peut pardonner la traîtrise aux parjures
Qui, pour armes, prenaient les gaz, le vitriol
Et commandaient le meurtre et prônaient le viol ! —
Regardez-nous ! — Souvenez-vous ! — N'oubliez pas !

« C'est ma façon, à moi, de te rester fidèle »
(M'écrivais-tu jadis) ! — Je te prends pour modèle ;
Si je n'ai plus mes yeux, j'ai du moins la santé. —
Oui, ne pas te survivre eut été lâcheté :
J'ai ma voix, je crierai :
« Français, n'oublions pas ! »

PATRIE

Oui j'ai donné mes yeux, j'ai donné mon Amie
Pour te garder intact, patrimoine sacré,
Héritage pour qui chaque homme sacrifie
Son repos, son bonheur et, s'il le faut, sa vie !
J'ai donné mon amour, mes yeux à ma Patrie...
La Patrie. ô Symbole abstrait et vénéré.

La Patrie ? Est-ce la maison du père,
La terre où l'on naquit, la chambre où l'on rêvait ?
Est-ce le champ que, tendrement, on cultivait,
Le vieux clocher pointu dominant la chaumière,
L'océan fourbe dont le chant grisait ?

La Patrie ? Est-ce l'amour d'une mère
Qui pleure et prie, et guette au foyer déserté ?
Est-ce, pour l'orphelin, cet amour souhaité
D'une femme qui vous chérit, que l'on vénère :
L'amour profond basé sur la fierté ?

La Patrie ? Est-ce l'hymne que l'on aime,
Ce chant de nos aïeux naissant toujours nouveau,
Ce chant de liberté montant toujours plus haut
Qui vous prend à la gorge et fait pleurer quand même
Tant chaque jour il vous semble plus beau ?

La Patrie est plus encor ! — La Patrie
C'est l'ensemble du sol conquis par vos exploits
O nos premiers aïeux, Celtes, Bretons, Gaulois :
C'est la France vaillante, aujourd'hui si meurtrie,
Luttant pour son Honneur et pour vos Droits !

La Patrie — ô Soldats — regardez son emblême :
Bleu du Ciel, Blanc des Monts, Rouge du Sol — Drapeau !

Or, pour moi, ce Drapeau, c'est toi : Morte que j'aime,
Car j'ai sous mes yeux clos ta vision suprême :
Bleu des yeux, Blanc des dents, Sang Rouge sous ta peau !

Je vis...
Et ton image est Patrie et Drapeau !

TABLE

TABLE

—

GLOIRE-ANGOISSE

Lui à Elle

Elle à Lui

Lui à Elle

Elle à Lui

Lui à Elle

Elle à Lui

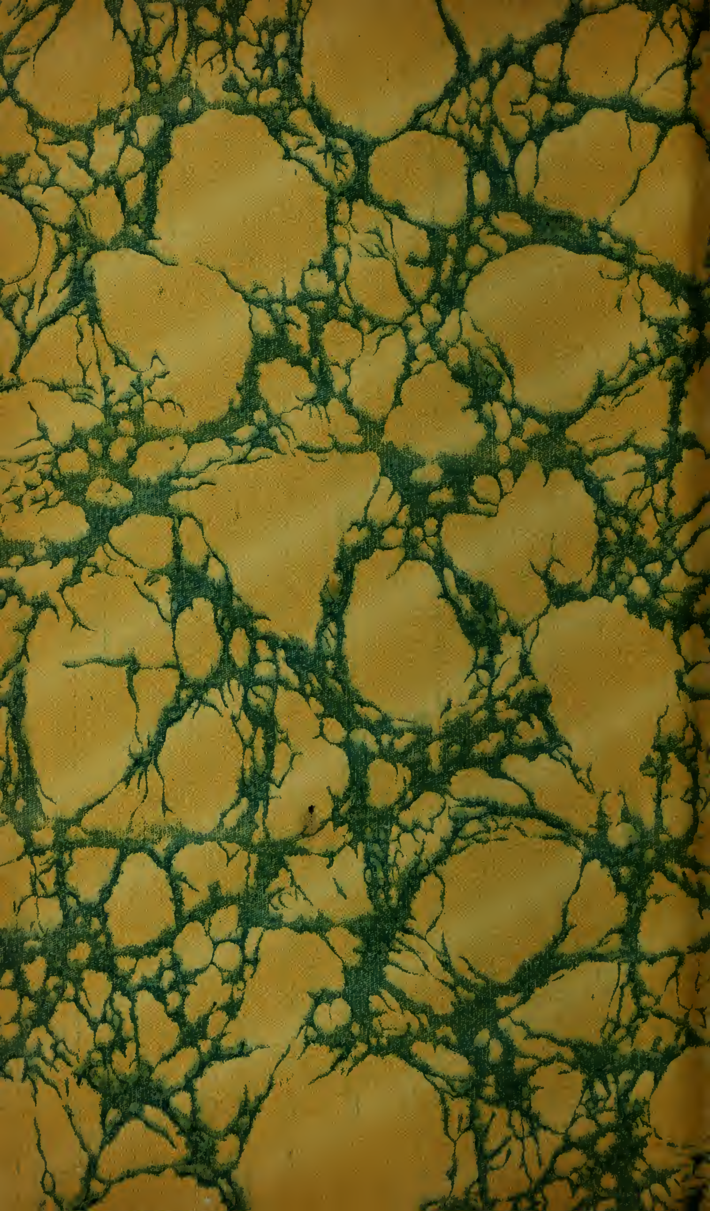
Lui à Elle

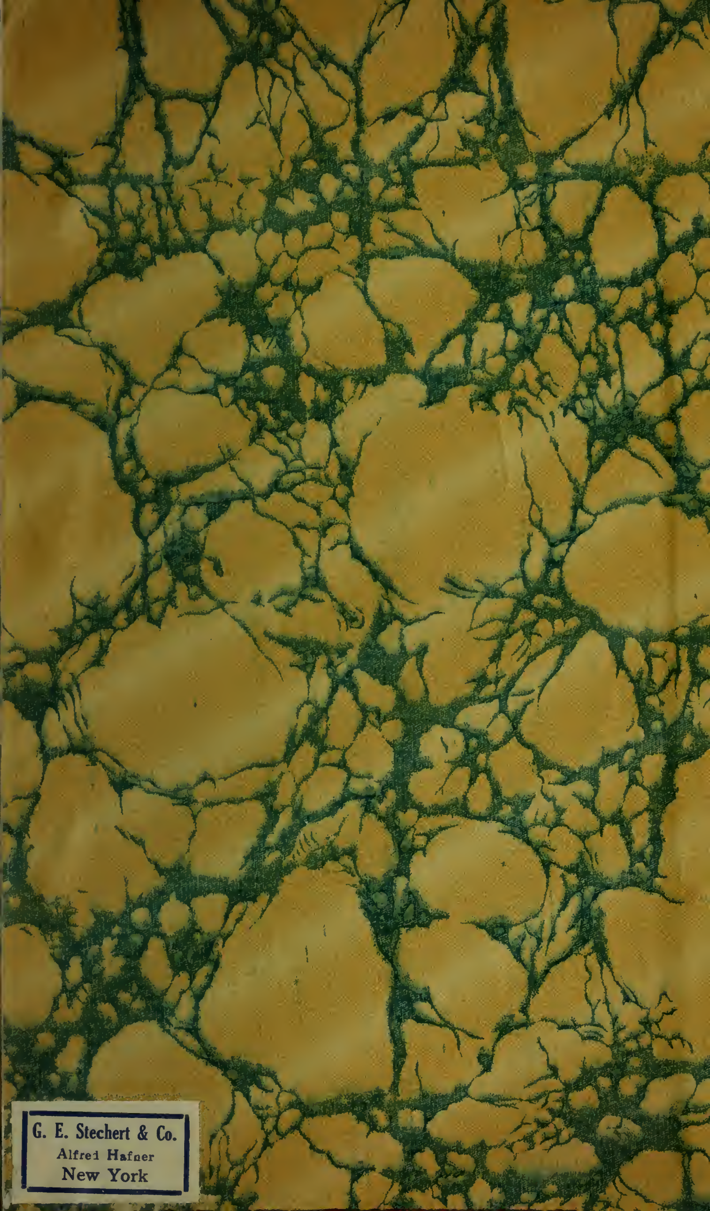
Elle à Lui

SOUFFRANCE

PATRIE

Poitiers. — Imp. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.





G. E. Stechert & Co.
Alfred Hafner
New York


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 070511842